

II. Morphosyntaxe

Du déictique à la/les deixis

Jack SCHMIDELY
Université de Rouen Normandie, ERIAC

1. INTRODUCTION

C'est avec une certaine appréhension que j'ai décidé de participer à cette réunion de *Libero*.

30 ans, c'est beaucoup, mais c'est bien en 1985 que s'est tenue la première réunion des linguistes hispaniques, à l'initiative des trois linguistes rouennais de l'époque : Anne-Marie Vanderlynden, Marie-France Delpont (qui, hélas, vient de nous quitter) et votre serviteur. A la relecture des Actes de ce colloque, on peut maintenant mesurer le chemin parcouru par notre discipline.

Venons-en au titre de cette communication, car l'exercice a toujours quelque importance, ne serait-ce que pour intriguer l'auditoire ou le lecteur.

Il m'est arrivé que des non-linguistes me questionnent sur mes occupations actuelles: « Ah oui, tu continues tes recherches , et tu travailles sur quoi ? ». Je me faisais alors le malin plaisir de répondre par... mon titre, et la réaction était unanime : « Quoi? Qu'est-ce que c'est que ça ? » L'effet était prévisible. C'est pourtant ainsi que le problème s'est posé à moi lorsque j'ai lu ou entendu ces termes pour la première fois – il y a longtemps -, à propos de ce que alors moi j'appelais des *démonstratifs*.

D'où viennent ces formes ? Je me suis donc livré à quelques modestes investigations en m'appuyant sur des connaisseurs. Jules Marouzeau, dans son *Lexique de la terminologie linguistique* y faisait allusion (1951 : 69) avec pour entrée unique : « **Déictique**. Qui sert à désigner (gr. *deiktikos*) avec précision ou insistance : *ci* dans fr. *celui-ci* est une **particule déictique**. La **fonction déictique** des

démonstratifs, dite quelques fois **deixis** par emploi d'un terme grec (*Deixis*)... ».

Il n'est donc pas impossible de considérer que la forme adjectivale ait précédé ou dominé la substantivale. Ce que semble confirmer le Robert de la *Langue française*, en donnant une date précise (1908) pour la première apparition de la forme adjectivale alors que le terme *deixis* n'a droit qu'à une indication plus vague : « Milieu du XX^e siècle »¹.

Quand on s'intéresse à cette notion de *deixis*, on constate qu'elle couvre plusieurs domaines comme le prouvent les divers attributs qu'on lui accole.

2. LA DEIXIS PERSONNELLE

Je commencerai par le plus courant et, semble-t-il, le plus immédiat : la *deixis personnelle*, qui permet de décliner les 3 « personnes » 1^{re}, 2^e et 3^e. Indubitablement il y a là du déictique puisqu'on y repère des signes renvoyant spécifiquement au locuteur et à son partenaire. Mais cette *deixis* n'est que la conséquence d'une autre qui la précède et, qui servira de fondement, par exemple, au système de la personne grammaticale, et que je qualifierai de *deixis* « interlocutive »² qui comporte, essentiellement, les deux termes basiques : le locuteur et son partenaire obligé, l'interlocuteur, un interlocuteur qui devient locuteur à son tour quand c'est lui qui prend la parole.

Benveniste l'avait bien vu en opposant les deux personnes premières à la non-personne.

3. LA DEIXIS « SPATIALE »

Autre qualificatif : la *deixis* « spatiale » qui engage les deux interlocuteurs dans l'espace, une réalité qui s'impose à eux : ce qu'ils voient de leurs propres yeux ou d'après ce que d'autres (par exemple des aveugles) content de cette perception.

Et, parmi la multitude des termes descriptifs qui évoquent cette immensité – distances et parcours entre deux ou plusieurs points ,

1. Il y a là matière à discussion puisque l'encyclopédie *Wikipedia* affirme que la notion de *deixis* apparaît déjà en « 1904 chez Karl Brugmann ».

2. J'hésitais à choisir un terme pour la nommer - « langagière », « dialogique »... – et je suis tombé sur le titre d'un ouvrage que, malheureusement je n'ai pas encore lu, faute de temps : *Théorie de la relation interlocutive. Sens, signe, répliation* (DOUAY & ROULLAND 2014).

découpage et organisation de cette vision...), il en est certains qui renvoient explicitement aux deux observateurs privilégiés que sont le locuteur et son partenaire. Donc des termes assurément déictiques.

Prenons d'abord la série des formes conçues à partir de la propre position des deux interlocuteurs. En espagnol, trois zones *aquí, ahí, allí* alors que, par exemple, le français n'en offre que deux : *ici* et *là*³.

Choisissons le cas le plus simple, celui du français : *ici* désigne la zone où se situe le locuteur. Quant à l'interlocuteur, en principe, il accompagne le locuteur, du moins dans les circonstances banales de la communication et quels que soient les progrès techniques extraordinaires (télégraphiques, téléphoniques, radio, internet...) qui permettent maintenant d'élargir matériellement la relation exclusive entre les deux, l'agent de transmission étant là pour maintenir le contact.

Dans cette langue, par exemple, on peut soutenir aussi bien *je suis ici* que *je suis là*. Il y a donc recouvrement, au moins partiel, des deux zones, celle du locuteur pour le *ici* qui s'inscrit dans une plus large évoquée par le *là*. En figure :

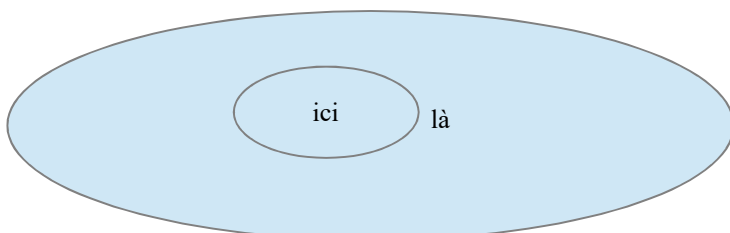


Figure n° 1

Quant à l'interlocuteur, rien de spécifique ne lui **est** réservé ; et l'explication semble évidente : dans les circonstances banales de la communication, locuteur et allocutaire, solidaires, se situent dans la

3. Opposition quelque peu réductrice, quand :

– en français on constate la richesse des lexies compartimentant les deux séries : *ci-dessus, ci-dessous, ci-contre, ci-joint, (i)ci-bas, là-bas, là-haut, là-dedans...*

– en espagnol il peut y avoir coexistence avec des formes en *-á* : deux *acá, allá*, et même 3 si on inclut *acullá*.

Et pourtant, c'est sur cette répartition que se structure le système des démonstratifs que nous ne développerons pas ici puisque je nous l'avons déjà fait par ailleurs (SCHMIDELY 1993 : 77-103) : 3 séries en espagnol (*este, ese, aquel*) contre 2, au mieux, en français (*ceci/cela, ce livre-ci/ce livre/là, celui-ci/celui-là, voici/voilà*).

même zone. Sauf à considérer que, en français, l'opposition pertinente est entre la zone du *moi* et celle du *non-moi* dans laquelle serait rejeté le pauvre interlocuteur... et serait transgressée la deixis initiale interlocutive.

La deixis spatiale ne se limite pas à cette confrontation entre les deux partenaires de l'interlocution et l'espace qui les inclut. Elle concerne également des éléments qui s'appliquent à tout être humain (loc., interloc. ou autre...).

Cette nouvelle évidence m'a frappé le jour où j'ai découvert que tout humain a un côté droit et un côté gauche qui lui sont propres et qui l'accompagnent en toute circonstance. En effet il suffit que le locuteur se retourne complètement, à 180 degrés, pour que ce qui était à gauche se retrouve à droite et vice-versa, *A mano derecha* et *a mano izquierda* comme l'explique le locuteur espagnol.

Autre évidence valable pour tout humain (et probablement pour tout (?) animal) : chacun de ces êtres ne chemine pas à la légère. Il le fait en tenant compte de ce qui se présente naturellement à ses yeux, ces yeux qui se situent dans son « visage », *en su « cara »*. Le corps humain ou animal a donc une orientation, innée, sa *face*, *su cara*, ce qu'on désigne comme un *avant* opposé à un *arrière*. En espagnol : *ante* et *tras*, *delante* et *detrás*. Et ceci vaut autant pour l'homme, que pour l'éléphant, la souris ou le serpent... Et ce, quel que soit le moyen de déplacement utilisé (à pied, en voiture, en train, en avion...) ou le milieu dans lequel il évolue (terre, mer, air...). Il s'agit bien d'éléments déictiques puisqu'ils émanent du locuteur, par rapport à lui. Libre aussi d'appliquer ces notions à un édifice (bâtiment, gare, château...) qui présente aussi une face, une façade (una «facha», una fachada) qui permette de mieux voir ou de mieux se faire voir, et, par opposition, *un arrière*, *una parte trasera*.

D'autres paires spatiales, procèdent vraisemblablement du même mécanisme, basé sur la perception du locuteur. Par exemple, pour la verticalité :

<i>bajo/sobre</i>	<i>sous/sur</i>
<i>debajo de/ encima de</i>	<i>dessous/dessus</i>
<i>abajo/arriba</i>	<i>en bas/en haut</i>

4. LA DEIXIS TEMPORELLE

Dernière deixis évoquée ici⁴ (et, pas la plus simple), la temporelle.

En premier lieu, on ne peut manquer de constater la parenté entre des signifiants affectés à chaque univers, le spatial et le temporel :

– soit une différence morphologique, plus ou moins importante, souligne l'affectation à l'un des deux :

Ex. : *ante* / *antes* *avant* / *après*

– soit un même signe vaut pour les deux domaines :

Ex. : *tras* (la puerta) *tras* (dos años de ausencia)
avant (-bras) *avant* (Jésus-Christ)

En second lieu, tentons de montrer l'importance de cette notion – le temps – dans le langage, au moins dans les deux langues que nous avons choisies. Je commence en citant le début d'une chronique du philosophe Roger-Pol Droit dans *Le Monde des livres* du 10/10/2014, (p. 8) « On se souvient de la formule d'Augustin à propos du temps : *Si personne ne me demande, je sais. Si on me le demande et que je veux l'expliquer, je ne sais plus* ». Je ne fais pas partie (hélas!) de ce *On*, mais je souscris volontiers à ce qui a été dit. Je partirai même d'une affirmation encore plus banale, plus commune, mais aussi juste :

« Le temps passe » .

On ne peut faire plus simple. Ce dynamisme consubstantiel nous montre une fois de plus que espace et temps ont des rapports étroits. Le locuteur (en tant qu'être existant) se trouve engagé dans l'un des événements qui peuplent cet univers sidéral, cosmique, cette infinitude de possibles.

Le « verbe » linguistique décrit l'un de ces procès, dans lequel la présence du locuteur se trouve coincée entre, d'un côté, ce qui vient et, de l'autre, ce qui n'est plus. Une successivité dont rend compte cet autre truisme : « le temps vient , il est, et il n'est plus » dans un ordre immuable :

4. Et la deixis « notionnelle » proposée par POTTIER (1974 : § 219) ? Etant donné l'ampleur et la complexité de ce que recouvre le terme de notionnel, nous ne traiterons pas ici de ce domaine . Cependant la persistance de ce couple de voyelles terminales *-i* et *-a* dans cet ordre, si prégnante dans le cas des deixis spatiale et temporelle, ne peut que stimuler notre réflexion quand on observe qu'elle réapparaît dans l'évocation française de certaines séquences à valeur intensive ou mimétique : *comme ci, comme ça couci-couça* citées par Pottier et *prêchi, prêcha et patati, et patata... clic-clac cric-crac fric-frac tictac...*

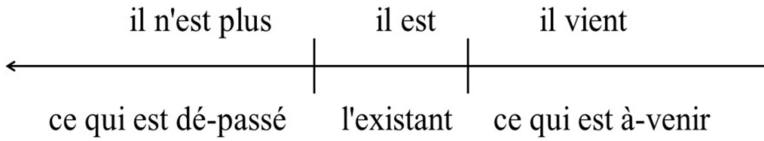


Figure n° 2

C'est la transition entre ces 3 phases d'un continuum qui est digne d'intérêt. Rendons ici à César ce qui est à César : les fameux « chronotypes » de Gustave Guillaume :

Le présent se recompose de deux parcelles de temps, aussi petites que l'on voudra, l'une faite de passé, l'autre de futur. A ces deux parcelles, on a, dans notre enseignement, donné le nom de chronotypes. Le chronotype (α) est celui porteur de la parcelle de futur, le chronotype (ω), celui porteur de la parcelle de passé.. Il y a lieu d'ajouter pour un exact entendement de ce qui va suivre que le présent ainsi composé emporte avec soi... un cinétisme, selon lequel on voit d'instant en instant, dans le présent même, la parcelle de futur opérer sa conversion, en parcelle de passé (cf. GUILLAUME 1964 : 211, cité dans SCHMIDELY 1993 : 16)

soit :

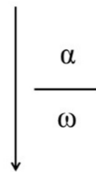


Figure n° 3

C'est cette citation qui, pratiquement, sert d'introduction à mon étude *Les « temps » de l'indicatif espagnol* (1968 in 1993 : 16) où j'aboutis au schéma récapitulatif de la p.24 :

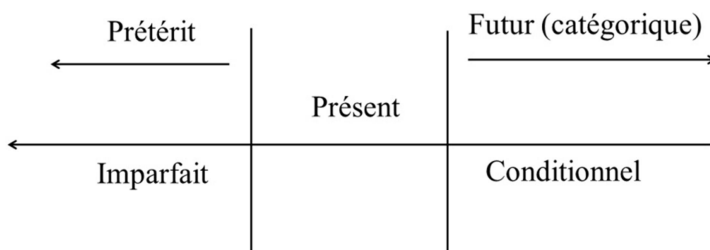


Figure n° 4

(où le « présent » ici mentionné est élargi pour faciliter la démonstration et non pas le présent réel qui n'a pas d'épaisseur)

et au commentaire qui l'accompagne :

Il faut admettre que ce schéma, dans sa disposition générale, n'offre pas de grande différence avec celui proposé pour le français par G. Guillaume dès 1929 dans « Temps et verbe » (in GUILLAUME 1965 : 3). Il nous semble, tout en reconnaissant cette dette indéniable, que les critères qui ont conduit notre analyse sont plus accessibles et plus fondés sur l'expérience réelle et vivante que constitue l'acte de langage. Une telle présentation met en valeur, comme il se doit, l'importance de la référence au sujet parlant dans l'organisation de la langue.

C'est ce dernier schéma, qui, dûment fléché et lu, nous révèle le double rôle du présent, à la fois coupure et lien entre,

– d'une part, la successivité de 3 formes de l'indicatif :

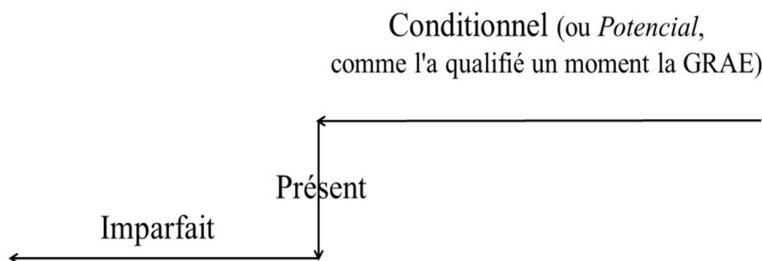


Figure n° 5

– et de l'autre, le regard porté par le locuteur de chaque côté de son parcours, soit 2 autres formes :



Figure n° 6

Admirable concomitance⁵ qui structure le «mode indicatif « c'est-à-dire, du point de vue du locuteur (ou du grammairien), la tentative d'évoquer le cheminement et l'aboutissement temporels du procès verbal en son entier, autrement dit, de les actualiser.

À ce mode indicatif s'oppose un autre qui, en définitive, est un refus du précédent, un mode qui se limite au possible, à l'éventuel, sans chercher autre chose. C'est le mode « subjunctif » (le préfixe *sub-* = *en dessous* est bien évocateur d'une idée d'infériorité, de subordination), c'est le mode du *virtuel*.

Jusqu'ici j'aboutis au même résultat que Guillaume : l'indicatif, mode de l'actualisation et le subjunctif, mode du virtuel.

C'est à partir de là que les choses se gâtent. J'ai toujours été réservé envers la chronogénèse de Guillaume qui décline 3 étapes, 3 chronothèses, dans un ordre qui ne me convainc guère :

- en 1, le temps *in posse* = le mode quasi-nominal
- en 2, le temps *in fieri* = le mode subjunctif
- en 3, le temps *in esse* = le mode indicatif.

Je préfère nettement mettre en tête le mode indicatif, suivi du subjunctif et, en 3, si on y tient, le mode neutre, le mode zéro caractérisé par l'absence de toute marque personnelle.

5. Autre dette envers Guillaume : la distinction claire et nette entre :

- d'une part, les « temps » verbaux par lesquels le locuteur situe les événements par rapport à son propre présent – autrement dit l'événement dans le temps – tel est le cas des formes verbales que nous venons d'étudier et qui sont donc éminemment déictiques,
- et, d'autre part, les formes dites « aspectuelles » qui décrivent les différentes phases du déroulement de l'événement, de son début à sa fin et à son au-delà – autrement dit le temps dans l'événement – sans repérage obligé par rapport au locuteur et qui ne sont donc pas déictiques.

Cette distinction, en espagnol, en français, et dans bien d'autres langues, se manifeste par une opposition morphologique entre formes simples et formes composées : *canta* vs *ha cantado* / *cantaba* vs *había cantado...* // *il chante* vs *il a chanté* / *il chantait* vs *il avait chanté...*

J'ai de bonnes raisons , me semble-t-il, pour défendre cette position :

– d'ordre sémantique, intuitif (**oh**, le vilain mot pour des théoriciens purs et **durs** !) : je pense que je ne suis pas le seul à estimer que le réel, l'effectif ont plus de poids que le possible, l'imaginé.

– d'ordre morphologique, plus sérieux : nombre de verbes qui présentent une forme spécifique à la P1 du présent de l'indicatif imposent aux 6 personnes du subjonctif la même particularité. Tels sont les verbes en *-go* (*digo, pongo, hago...*) et ceux en *-acer, -ecer, -ocer, -ucir* qui démontrent l'antécédence de l'indicatif par rapport au subjonctif et on imagine mal le contraire. (Pour plus de commentaires sur ce problème, cf. SCHMIDELY 1983 n. 14 de la p. 131).

En fait, au départ de ce mouvement orienté dans le temps vers l'événement qui contient le locuteur, se présente une multitude d'événements, de possibles, réalisés ou non, soumis à la marche inexorable du temps. Tous y sont mêlés, les actualisables comme les virtuels, autrement dit, pas de différence modale entre eux. Ne demeure qu'une seule autre information, le mouvement a une droite et une gauche.

La situation se complique quand on bute effectivement sur l'événement visé, celui du locuteur. Deux univers et deux directions **sont** alors concevables, soit le mode de l'actualisation, soit le mode du virtuel. Par affinité avec les temps futurisants de l'indicatif, on découvre alors un troisième futur, modal cette fois. C'est ce que le français actuel et courant offre maintenant comme subjonctif, dit « présent du subjonctif ». Dans cette langue a fonctionné également un « imparfait du subjonctif » qui devait pousser la virtualisation, non pas à partir du présent, mais également à partir du passé, entreprise délicate qui a fini par s'épuiser : l'imparfait du subjonctif est tombé en désuétude.

Je terminerai aujourd'hui mon exposé par quelques considérations sur le sort réservé aux trois autres formes subjunctivales que nous offre généreusement la langue espagnole, toutes les 3 dérivées morphologiquement du prétérit de l'indicatif.

– celle en *-RE* : comme le subjonctif imparfait du français, elle n'est plus qu'un souvenir⁶

6. Souvenir qui, comme on me l'a fait remarquer lors de la discussion qui a suivi la lecture de la communication, subsiste dans un contexte bien spécifique, le langage juridique, qui ne se caractérise guère par sa modernité.

– celle en *-SE* qui résiste encore, tout en donnant des signes de faiblesse : par exemple la « concordance des temps » entre verbe de la principale et verbe de la subordonnée n'est plus autant respectée qu'avant⁷

– et, entre les deux, celle en *-RA*, qui n'a guère réussi à s'implanter dans le présent : soit elle vise l'équivalence avec l'indicatif (du passé : le plus-que-parfait, ou du futur : le conditionnel) soit et surtout quand, même à l'intérieur de son propre mode, elle concurrence et tend à dominer la forme en *-SE*.

5. MA OU PLUTOT MES CONCLUSIONS ?

Toutes ces deixis montrent, si besoin était, que c'est bien sur les épaules du sujet parlant que se structurent et s'exploitent divers, et non des moindres, systèmes de la langue.

J'ai choisi de m'y intéresser à la lecture du titre du n°1 de la collection *Les grandes découvertes de la science* (2014) consacré à *EINSTEIN et la relativité*, avec, pour sous-titre *L'espace est une question de temps*. Je n'ai pas réussi à savoir si c'était une citation de Einstein ou du présentateur de l'ouvrage Etienne Klein. Mais elle m'a intrigué car j'ai constaté que j'étais prêt à en inverser les termes, sans dommage. D'où la notion d'espace-temps chez Einstein qui me semble plus opératoire.

Je remercie ceux qui ont organisé ce colloque à Rouen qui m'a permis de reprendre contact avec l'université et la recherche⁸.

– Je tiens aussi à rendre hommage à mon directeur de thèse, mon maître (et ami), Bernard Pottier qui, dès le début de mes recherches, m'a incité à lire du Gustave Guillaume, ce qui n'a pas toujours été facile, mais très enrichissant.

– Longue vie à Libero et, peut-être rendez-vous au 40^e anniversaire (hum!), alors que me déclarent la plupart des spécialistes médicaux que je suis amené à consulter : « Mais, Monsieur Schmidely, vous vieillissez ! » ce que j'avais décelé moi-même. Et c'est bien dommage !

7. Un ouvrage récent (*cf.* LE TALLEC-LLORET 2010 : 11-93) illustre abondamment ces manquements modernes à la « concordance des temps ».

8. Sans oublier les deux hellénistes de l'université de Rouen, Geneviève Husson et Jean-Michel Poinssotte, qui m'ont apporté leur aide en ce qui concerne certains rapports avec la langue grecque.

BIBLIOGRAPHIE

- GUILLAUME, Gustave, 1929 : *Temps et verbe*, Paris, réédition 1965, Librairie Honoré Champion.
- GUILLAUME, Gustave, 1964 : *Langage et science du langage*, Paris, Librairie A.-G. Nizet et Québec, Presses de l'Université Laval.
- LE TALLEC-LLORET, Gabrielle, 2010 : *La concordance des temps en espagnol moderne. Unité du signe, modes, subordination*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- MAROUZEAU, Jules, 1951 : *Lexique de la Terminologie Linguistique*, 3^e tirage, 1969, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner S. A.
- POTTIER, Bernard, 1974 : *Linguistique générale. Théorie et description*, Paris, Klincksieck.
- SCHMIDELY, Jack, 1983 : *La personne grammaticale et la langue espagnole*, Rouen, Publications de l'Université et Paris, Éditions hispanistes.
- SCHMIDELY, Jack, 1993 : *Études de morphosyntaxe espagnole*, Les Cahiers du CRIAR n° 13, Publications de l'Université de Rouen, n° 191.